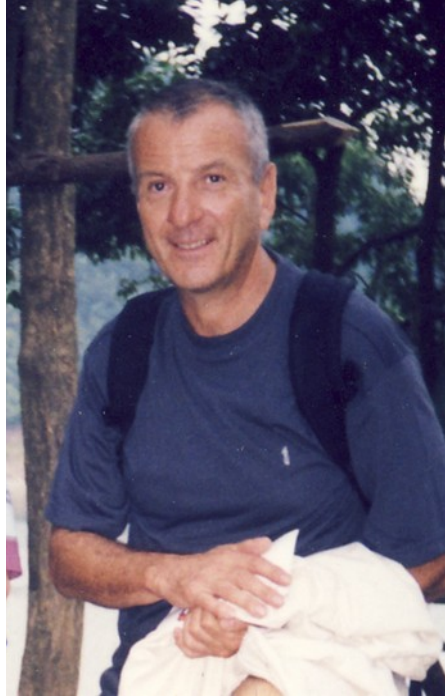


TAICHIMAN NOUS A QUITTÉS



Bernard Ronflet, 1942-2026

La nouvelle m'est tombée dessus comme une manchette de karatéka portée à la nuque. Taichiman, mon camarade Bernard Ronflet n'est plus. Et de regretter ces occasions manquées de dîner avec lui à Paris alors que nous ne nous étions pas vus depuis des années. Dire que cela aurait pu se faire le mois dernier... Et de regretter encore que la vie soit ainsi faite, tissée de choix, d'obligations, d'oublis et de manquements. De liens qui se resserrent ou semblent s'effiloche, à l'instar des mains dansantes du Taiji qui se rapprochent ou s'éloignent tour à tour, chacune dans sa trajectoire mais toujours mystérieusement connectée à l'autre. L'espace rituel dessiné par les arabesques de cette discipline faite de Yin et de Yang fut celui de notre rencontre, il y a une trentaine d'années...



Avec Bernard...

Lorsque Bernard arrivait quelque part, on ne pouvait pas le manquer. Dans une soirée, il volait la vedette aux apprentis séducteurs et captivait l'auditoire. Une fois, alors qu'il commençait à se toquer de médecine traditionnelle chinoise, l'attroupement autour de lui se transforma en véritable consultation, chacun y allant de ses bobos et de ses questionnements sur la prostate ou les bouffées de chaleur. Il était comme ça mon Bernard, beau parleur, toujours prêt à se raconter ou à faire l'article. Toutefois, je tiens à préciser qu'à la différence du premier fanfaron venu, il avait pas mal bourlingué caméra à l'épaule, notamment pour Envoyé spécial. Les montées d'adrénaline, il savait ce que c'était quand il fallait se mettre à cavalier comme un dératé au milieu des gravats alors que cela canardait de partout... Comme pas mal de jeunes gens de sa génération, il avait goûté au baroud et parmi les premiers souvenirs qu'il partagea avec moi il y eut ceux de la guerre d'Algérie. C'est là d'ailleurs qu'il apprit les rudiments du métier de photographe dont l'exercice allait finalement le conduire à celui de cameraman, aux grandes heures de l'ORTF. Ça c'était pour le côté finalement positif de cette expérience qui marqua sa jeunesse de dix-huit à vingt ans. La laideur de ces années par contre, il la trimballait bien planquée au fond de lui, ne la laissant échapper que dans de tristes ivresses.

Très tôt, Bernard a été fasciné par l'Extrême-Orient et ses philosophies guerrières ou apaisantes, entre Bushido, Bouddha et Tao. En 1963, tout juste démobilisé, il s'enthousiasma pour le film *Hara-Kiri* de Masaki Kobayashi. Toutefois, ce n'est pas vers les arts martiaux façon samouraï qu'il finit par se tourner mais vers la boxe française-savate chez le maître Lafond, grande référence parisienne de cette excellente discipline. C'était son côté cocardier qui ne l'empêchait pas de nourrir des sympathies pour les cultures exotiques. Avec des jambes qui manquaient de souplesse, et malgré un coup de pied bas percutant comme mes tibias purent le constater, c'est dans le maniement de la canne qu'il brilla. Un savoir faire d'ailleurs fort utile pour porter secours à une belle qui, agressée lors d'une randonnée en montagne, ne dut son salut qu'à un impeccable moulinet porté d'une main experte. Finalement, son intérêt croissant pour le Tao et ses promesses de sereine longévité le conduisit à découvrir le Taiji quan. Il effectua ses premiers pas à la fin des années 1980 sous la houlette du grand maître Yang Zhenduo que, bien sûr, il filma sous tous les angles. Et puis, il y eut notre rencontre lorsqu'il rejoignit mon club parisien au début des années 1990. Dès lors, il ne lâcha plus le « Taichi ».



Bernard, à droite, filmant la première démonstration du maître Wang Bo pour mes élèves.
À gauche, bras croisés, Bruno le leader du groupe Sergent Garcia.

Lorsque je fis venir pour la première fois le maître Wang Bo en France, Bernard l'attendait de pied ferme à l'aéroport, caméra au poing. Il immortalisa la première exhibition du virtuose devant un parterre composé seulement de mes élèves et projeta dès lors de lui consacrer un documentaire qui,

hélas, ne vit jamais le jour. Quoi qu'il en soit, Bernard devint rapidement un pilier de notre groupe entre des entraînements qui faisaient bougrement transpirer _ notre Taichi n'était pas pour les ramollos _ et les réjouissances qui suivaient fréquemment. Et puis, en 1994, il y eut un mémorable voyage en Chine. Une véritable odyssée réunissant une joyeuse équipe franco-espagnole qui étonna bien la population de Siming shan, une région du sud du Yangtsé boudée par les touristes étrangers. Pour y accéder, il fallait prendre le ferry de Shanghai à la ville de Ningbo. Le navire était vétuste avec des latrines communes sans séparations et des cabines rouillées qu'il fallut disputer âprement à des natifs qui devenaient enragés dès qu'il s'agissait d'investir un quelconque moyen de transport. Bien entendu, Bernard était toujours présent pour jouer des poings ou vider des verres de *baijiu*, cet alcool qui titre à 50° et accompagne les banquets chinois. Il devint d'ailleurs notre champion lors des diverses agapes organisées par les autorités qui, selon la coutume, s'accompagnent toujours d'un nombre incalculable de toasts. Après s'être bien échauffés, l'affaire se terminait généralement en une sorte de concours sportif, Bernard réussissant chaque fois à faire triompher nos couleurs. Une fois, alors que le champion adverse était évacué de la salle porté par ses acolytes, notre Bernard national trouva encore l'énergie de disputer au côté de ses compatriotes un match de foot improvisé. Mais face à une solide équipe hispanique rompue aux fêtes de la San Firmin, il faut reconnaître que c'était plus dur de gagner...



Les membres de l'équipée de 1994 autour du maître Wang Bo. Bernard est à l'arrière-plan tout en haut. On reconnaîtra notamment les experts Carlos Moreira (à côté du maître), Karim Aoudia (portant des lunettes) et Vincent Dugat (derrière Wang Bo), Bruno Clément, Albert Talarn, Claire Glise, Mikel Elizari, Kiko, etc.

Que de souvenirs ! Un autre moment mémorable de ce voyage, fut notre départ de Siming shan sous la menace d'un typhon qui nous interdisait de reprendre le ferry. Notre maître chinois dégota un curieux car avec des couchettes en bambou qui nous amusèrent bien jusqu'à ce que nous nous retrouvâmes immobilisés par un embouteillage. Au bout d'un quart d'heure, nous partîmes enquêter et, après avoir remonté sur une centaine de mètres une file de camions et autres engins typiques de la Chine rurale, nous constatâmes qu'un resserrement de la voie faisait qu'une file encore plus longue nous faisait face. Fatalistes, routiers et paysans étaient déjà descendus sur le bas-côté pour manger leurs casse-croûtes, attendant probablement qu'un miracle se produise. Celui-ci arriva avec un Bernard torse nu _ il faisait très chaud en ce mois de juillet _ qui vociférait en agitant avec véhémence les bras. À voir la promptitude avec laquelle tout ce petit monde regagna son véhicule, c'était à croire qu'il avaient vu débouler une de ces idoles grimaçantes et au regard farouche qui

gardent leurs temples ancestraux. Et c'est ainsi, avec Bernard courant en tête de notre cortège et intimant à tous les chauffeurs en sens contraire de dégager la voie, que nous pûmes nous extraire de ce pétrin. Ces deux anecdotes suffiront à donner l'envergure d'une personnalité qui ne manquait pas de panache.

Il y aurait beaucoup à dire sur le riche parcours de vie de Bernard, ses nombreuses rencontres et expériences aux quatre coins du globe, sa passion du jazz dont il était un fin connaisseur ou cette indépendance donjuanesque qui ne l'empêcha pas de regretter amèrement un amour perdu. Mais c'est en évoquant seulement de Taichiman que je conclurai mon oraison. Il y a un terme chinois, « gongfu », qui évoque le mérite acquis par l'exercice quotidien d'un art tel que le taiji quan. La capacité à poursuivre avec constance une pratique durant des années est ce qui distingue le véritable adepte du dilettante. Bernard était un homme de rituel et de fidélité. Chez Roger, notre copain restaurateur de la rue Saint-Jacques¹, il avait ses habitudes avec le doublé poulet à la citronnelle et bœuf au curry, le tout bien sûr arrosé d'une Tsingtao bien fraîche. Chaque matin, dans un petit parc proche de chez lui, c'était à son Taichi qu'il était fidèle, au perfectionnement jour après jour d'une gestuelle dont il se nourrissait. Il n'y a pas de vacances dans cette voie et pendant des années, ses étés passés dans un camping à Tarnos furent occupés à transmettre quotidiennement aux estivants les subtilités de cette discipline énergétique. À l'horizon de ses quatre-vingts printemps, il partageait encore sa passion dans le parc du Luxembourg, haut lieu parisien des pratiques pionnières du Taiji quan. Une de ses sentences favorites était « sème un acte et tu récolteras une habitude, sème une habitude et tu récolteras un caractère, sème un caractère et tu récolteras une destinée ». Au cours des trente dernières années, Taichiman a beaucoup semé et je veux croire que la moisson aura été généreuse. Requiescat in pace .

José Carmona

www.shenjiying.com



1 Restaurant Hung Yen, 265 rue Saint-Jacques, 75005 Paris. Une référence dans le quartier depuis un demi-siècle. Roger, son patron-philosophe est le meilleur des hommes.